

Antoine Choplin

Nord-Est



La fosse aux ours

NORD-EST

Antoine Choplin

Nord-Est

L a f o s s e a u x o u r s

couverture: *L'Arbre solitaire*

Caspar David Friedrich (1774-1840)

On y pensait, au nord-est. Aux longues et douces plaines du nord-est.

Sûr qu'on y pensait.

Pour beaucoup, c'était une pensée secrète, qui se dispensait de toute parole. Une pensée tenace, même si elle manquait désormais de clarté: les temps écoulés avaient rendu incertains les contours de ces paysages et on peinait à se souvenir.

Mais d'autres, des hommes surtout, ne se gênaient pas pour prolonger cette pensée fragile par des palabres de fiers-à-bras. Les plaines, tu parles qu'on les rejoindrait, celles du nord-est ça va sans dire, c'était une question de temps et de simple logique, voilà tout. D'une façon ou d'une autre, on les rejoindrait. D'ailleurs, les camions ne tarderaient pas à se pointer et ils emmèneraient tout le monde jusque là-bas.

Les camions, ça faisait des mois qu'on les attendait. On en causait, on les espérait et rien ne se produisait. Garri s'en agaçait. Les plaines, c'était bien beau, mais on n'en verrait jamais la couleur si on se remuait pas le cul pour les atteindre. C'était ce genre de choses qu'il se disait.

Jusqu'au jour où il s'est décidé. Il rejoindrait les plaines du nord-est à pied. Il passerait par la montagne. Combien de temps il lui faudrait? Bah, quelques jours,

une ou deux semaines, on verrait bien. Ce serait dur, ça sûrement, mais toujours mieux que de moisir dans ce camp misérable.

Quand le projet de Garri a commencé à se savoir, certains se sont mis à réfléchir à l'idée de l'accompagner. Mais plus ils réfléchissaient et moins ils croyaient en leurs chances de pouvoir le suivre sur ce long périple, et plus on pouvait les voir baisser le nez quand ils venaient à le croiser dans les allées du camp.

Pour d'autres, c'était tout réfléchi tant, à les entendre claironner, l'entreprise leur paraissait absurde ; même si, à bien y regarder, ils éprouvaient le besoin de se rassembler pour s'en convaincre et pour fourbir leurs arguments contre l'initiative de Garri.

Au bout du compte, seuls Emmett, Jamarr et Saul ont décidé de partir avec Garri.

LE PLATEAU

Garri s'est retourné et, encore une fois, il peut voir Emmett qui a pénétré d'un mètre ou deux dans les hautes herbes qui bordent le chemin.

Emmett ! Allez, arrête un peu ! Gaspille pas tes forces !

Mais Emmett ne semble pas l'entendre. Avec un sourire au visage, il reproduit le même enchaînement de mouvements. Il commence par se redresser comme pour un salut militaire, les bras le long du corps. Puis, droit comme un i, il se laisse gagner par un lent déséquilibre et s'écrase de tout son long dans le moelleux de l'herbe.

Saul a ralenti le pas à sa hauteur. Après un moment, il le voit se relever, la tête prise par un nuage de moucherons qu'il ne cherche pas à chasser. Il a gardé le même sourire, léger. Quand il reprend pied sur le chemin, Saul lui ramasse son sac et l'ajuste sur ses épaules. Ils se remettent en route.

Jamarr, lui, a continué à marcher, le regard vers le sol. En dépassant Garri, il a bredouillé quelques mots incompréhensibles.

C'est une belle journée de printemps. Malgré l'heure encore matinale, l'air est d'une douceur qui les étonne, à peine agité par une faible brise venue du sud-ouest. La lumière oblique trace avec force les contours et les reliefs. Elle fait aussi scintiller des arbres aux fleurs blanches, dispersés à perte de vue, de part et d'autre du chemin.

Dès qu'ils ont gagné le plateau, ils ont perdu le camp de vue et le paysage s'est ouvert. Déjà, ils ont pu voir au

loin les premières montagnes qui fermaient l'horizon. Sans parler, Garri les a désignées d'un bref mouvement de bras, et chacun a compris ce que cela voulait dire. À l'avant, le plateau s'étendait, ondulant et coloré, sur une distance qui ne leur apparaissait pas décourageante. Emmett s'est mis à chantonner quelque chose en rapport avec les collines et le crépuscule.

Tandis qu'ils montaient à travers le bois menant au plateau, il y avait eu les senteurs d'humus et le pépiement des oiseaux. De toutes ses forces, Saul avait tenté de les repérer et d'épier la trajectoire de leurs vols. Plusieurs fois, le nez en l'air, il avait trébuché et lorsque, un peu plus tard, ils avaient quitté le couvert des arbres, il était si essoufflé que Garri lui avait demandé si tout allait bien.

Le chemin se faufilant parmi les hautes herbes rejoint, dans un virage, une route carrossable en terre qui continue en suivant le même azimut. Ils font une pause.

Ça devrait nous mener vers les montagnes, dit Garri, la main en visière sur le front.

Emmett s'est approché de Garri et se met à scruter au loin comme lui.

On dirait bien qu'elles ont reculé. Tout à l'heure, on pouvait presque les toucher.

C'est la lumière qui fait ça, dit Garri. Plus tard, tu verras, elles reviendront vers nous.

Saul s'est accroupi et a arraché un long brin d'herbe. Il l'étudie un instant puis le porte à la bouche et commence à le mâchonner, l'air absent comme s'il cherchait le goût que ça pouvait lui rappeler. À côté de lui, Jamarr sort une gourde, boit un bon coup et la remet dans son sac.

Et quand c'est qu'elles vont revenir, lance Emmett joyeusement en donnant un coup de pied dans un caillou.

Qui ça ? fait Garri.

Ben, les montagnes.

Ah ça, soupire Garri. C'est une façon de parler.

Alors, elles reviendront ou elles reviendront pas ? demande Emmett.

Tu comprends pas que c'est que des conneries, grogne Jamarr en commençant à s'éloigner sur la route. Y'a juste à marcher sans penser à rien d'autre.

Garri et Emmett échangent un regard.

On verra ça ce soir, dit Garri. Et alors, tu me diras ce que tu en penses.

Emmett hoche la tête.

Je te dirai.

Ils se remettent en route.

En apprenant le projet de Garri de rejoindre les plaines du nord-est à pied, Emmett s'était mis à tourner sans relâche autour de lui en lui faisant jurer de l'emmener avec lui. Garri avait juré mais ça n'était jamais assez, et il lui demandait de jurer encore et encore. Emmett ne s'était calmé que lorsque Garri lui avait demandé de rassembler ses affaires et de réfléchir à celles qui comptaient pour de bon. Ce serait celles qu'il pourrait emporter avec lui.

De son côté, Jamarr n'avait rien manifesté. Le matin fixé pour le départ, il était arrivé avec son barda, sans dire un mot. Voilà tout. Garri lui avait adressé un signe du menton pour lui signifier que c'était d'accord, il pourrait se joindre à eux.

Pour Saul, les choses n'avaient pas été aussi simples. Lorsque Garri lui avait soumis son idée, il avait d'abord écarquillé les yeux.

Au mieux, leurs foutus camions seront là dans trois ou quatre semaines, avait fait Garri. Mais rien ne dit que ce sera pas dans trois ou quatre mois. Hein, Saul.

Saul avait haussé les épaules.

Si ça se trouve, t'auras même pas encore vu se pointer le premier de ces foutus bahuts que j'aurai déjà rejoint les plaines.

L'après-midi même, Garri avait présenté à Saul leurs rations alimentaires pour les premiers jours de marche. Il avait pu les obtenir sans difficulté, dans le désordre des distributions.

Il y a ce qu'il faut pour toi. On n'aura qu'à emporter nos couvertures. Pour le reste, on se débrouillera.

Saul avait fixé Garri, l'œil brillant.

Regarde ça, Saul, t'as pas à t'inquiéter, avait continué Garri en montrant les rations.

Mais Saul n'avait pas lâché Garri des yeux et s'était désintéressé des rations.

Tu préfères attendre les camions, c'est ça, avait dit Garri au bout d'un moment.

Les traits de Saul étaient restés immobiles. Et puis il avait fait quelques pas d'un côté et de l'autre, juste devant Garri.

Avec le temps, Garri s'était habitué au silence de Saul et il avait appris à assurer seul la conversation.

Il avait attendu un peu avant de désigner à Saul un groupe d'hommes assis contre le mur d'enceinte.

Regarde ces pauvres bougres. Regarde-les bien.

Saul les avait regardés.

Que des gars comme eux se farcissent les camions, y'a rien à redire. D'ailleurs, ils arriveraient même pas à monter dedans sans qu'on leur file un coup de main. Pas vrai, Saul ?

Saul avait encore regardé les hommes avachis contre le mur d'enceinte puis était revenu se planter devant Garri.

Mais un gars comme toi, avait dit Garri.

Saul avait paru hésiter avant de cligner longuement des paupières.

Non, la seule chose qui m'emmerde, avait enchaîné Garri, c'est tes godasses. Tu peux pas partir avec des godasses pareilles. Mais t'en fais pas, on va t'en trouver des comme il faut.

En fin de journée, Garri avait traîné un moment autour des deux vastes tentes d'intendance. Peu après, il était revenu vers Saul et, sans un mot, il avait ouvert la main devant son visage. Dans sa paume, Saul avait découvert un bout de lacet en cuir et un petit anneau en laiton brisé. Avec soin, Garri avait enroulé la partie centrale du lacet autour de l'anneau, à l'endroit de la cassure puis en avait noué ensemble les deux extrémités. Il avait enfilé ça comme un collier autour de son cou, l'air réjoui.

Qu'est-ce que t'en dis, il avait demandé à Saul.

Saul avait fait la moue.

Et maintenant, donne-moi tes chaussures.

Saul avait plissé le front.

Donne, avait répété Garri.

Saul avait enlevé ses souliers et Garri s'était éloigné avec en direction de l'infirmerie.

Un quart d'heure plus tard, il avait retrouvé Saul à l'endroit où il l'avait laissé. Il avait déposé devant lui une bonne paire de godillots montants, à la semelle épaisse.

Essaye ça, ça devrait coller.

Saul les avait enfilés, avait fait quelques pas, et avait hoché la tête pour indiquer que ça lui allait bien.

Tu peux les garder, ils sont à toi, avait dit Garri.

Et comme Saul avait semblé dans l'embarras, Garri s'était mis à rigoler.

Je les ai échangés contre les tiens auprès d'un vieux gars à qui ça manquera pas, vu qu'il peut à peine marcher.

Avec ça, je lui ai filé le collier à l'anneau. Un vrai talisman, que je lui ai dit. Et je crois qu'il a fini par me croire.

Bon, j'ai quand même dû ajouter un paquet de tabac, il avait ajouté.

Alors, ces souliers, lance Garri en direction de Saul.

Saul marque le pas un instant, esquisse deux flexions les bras tendus devant lui, fait jouer ses deux chevilles comme s'il voulait écraser un mégot sous chaque semelle.

Ça a l'air d'aller drôlement bien, fait Emmett. Pas vrai, Saul, que ça va ?

Et Saul se tortille encore une fois pour refaire le coup du mégot.

Je t'avais bien dit que ça collerait, dit Garri, le regard toujours droit devant lui.

Ils marchent depuis quelques heures à peine et leurs ombres qui s'étiraient loin sur leur gauche sont devenues de petites flaques noires dans lesquelles ils remettent incessamment les pieds. Leurs fronts brillent d'une fine pellicule de sueur que les mouvements de l'air ne parviennent pas tout à fait à assécher. Déjà, les bretelles des sacs leur scient les épaules et, en passant leurs pouces dessous, au moyen aussi de quelques coups d'épaules, ils en réajustent sans cesse la position. En plus du sac à dos, Garri et Jamarr portent chacun un ballot en bandoulière sur le devant du buste.

Et pourquoi est-ce que c'est moi plutôt qu'un autre qui devrait porter ce foutu machin, avait demandé Jamarr lorsque, au moment du départ, Garri lui en avait attribué la charge.

À ton avis, avait lancé Garri.

Et il n'avait pas eu à en dire plus parce que la réponse tombait sous le sens. Jamarr était presque aussi costaud

que Garri, c'est-à-dire bien plus que Saul, sans parler d'Emmett.

Pour l'essentiel, ce sont nos rations qu'il y a là-dedans, avait expliqué Garri. Alors plus ça ira, moins y'en aura. Si tu veux, on commencera par vider ton ballot avant d'attaquer le mien.

Et Jamarr s'était passé le ballot autour du cou, en soufflant bruyamment et en exagérant l'effort que ça lui demandait.

On ne s'était presque rien dit sur la marche, sa distance ou sa durée, les endroits par lesquels on passerait pour gagner les plaines. La confiance d'Emmett envers Garri était aveugle, Jamarr renâclait à poser des questions sur l'itinéraire par crainte de conforter Garri dans son rôle de chef d'expédition. Quant à Saul, il ne parlait pas.

Au moment où ils avaient gagné le plateau et perdu le camp de vue, Garri avait déplié un semblant de carte et son œil avait fait le chemin plusieurs fois entre elle et le paysage. Il avait parlé de deux villages que l'on traverserait avant de rejoindre les premières montagnes. On atteindrait le premier le lendemain.

On dort où, cette nuit ? demande soudain Emmett.

Il s'est agenouillé sur la bande herbeuse qui borde le chemin, avant de se laisser aller sur le côté et d'étendre ses jambes devant lui.

Garri est maintenant trop loin devant pour pouvoir l'entendre. D'un geste du bras, Saul qui a fait volte-face lui indique de se relever.

On s'occupera de ça quand ce sera le moment, gamin, fait Jamarr en saisissant Emmett au col pour le remettre debout sans ménagement. Pour l'instant on marche. Et

même que pour ce qui est de marcher, on en est qu'au début.

Peut-être que Garri il le sait, dit Emmett.

Peut-être, grogne Jamarr.

Alors on aura qu'à lui demander.

C'est ça. Allez, avance maintenant.

Emmett se remet en marche d'un pas léger, un peu chaloupé, presque dansant. Saul rompt un morceau du croûton de pain qu'il s'est mis à mordiller et le tend à Emmett. Emmett regarde le morceau de pain d'un air amusé avant de le prendre et de le porter à sa bouche.

Mâche-le lentement, dit Jamarr qui est resté derrière lui.

Emmett fait comme lui recommande Jamarr et il reste silencieux plusieurs minutes à mâchonner son pain. Et puis il se retourne vers Jamarr.

Toi, Jamarr, tu t'en fiches de pas savoir où tu vas dormir cette nuit ? Et toi, Saul ?

T'occupe, fait Jamarr.

Parce que moi, je m'en fiche pas. Tu te rends compte, depuis tout ce temps où on sait exactement où on va passer la nuit d'après. Et cette fois, non. On le sait pas. On doit être au début de l'après-midi et on le sait toujours pas. Alors c'est pour ça.

Saul hoche vaguement la tête.

Enfin, peut-être que Garri il le sait, reprend Emmett. Oui, il doit le savoir.

Et il part en trotinant pour rejoindre Garri qui marche une centaine de mètres devant.

Hé, Garri, attends.

Tu devrais pas courir comme ça, gamin, fait Jamarr d'une voix métallique qu'étouffe la crispation de ses mâchoires.

Parfois, un ronronnement de moteur crève le silence qui enveloppe le plateau. Il s'accompagne d'un court nuage de poussière que l'on peut voir circuler au loin, du côté de l'ouest. Chaque fois, la dissipation du bruit les renvoie à une plus grande solitude.

Saul progresse d'une façon irrégulière. Il s'arrête fréquemment pour observer le paysage, approcher le nez d'une fleur ou les doigts d'un insecte. Il laisse traîner ses mains dans les hautes graminées qui bordent le chemin, en arrache parfois une dont il porte la tige à sa bouche. À d'autres moments, il avance, le front levé au plus haut, le regard tendu vers le ciel, à la verticale de lui-même. La course des nuages lui procure une ivresse qui lui tire un drôle de sourire et le fait trébucher. Plus loin, il s'arrête brutalement pour se mettre à scruter avec intensité dans une direction précise, obéissant à un motif connu de lui seul.

Depuis quelques minutes, il est suivi à distance par une bergeronnette grise qu'il a repérée au premier coup d'œil et qui capte toute son attention. Il lui adresse sans cesse des petits claquements de langue avec l'espoir, sans doute, d'éveiller son chant.

Garri s'est arrêté au bord de l'étang. Les autres l'ont rejoint, un par un, Jamarr, Emmett, Saul un peu plus tard. Le soleil est encore haut dans le ciel. Ses rayons traversent la fine barrière de peupliers et frappent le velouté huileux des eaux sombres sans parvenir à les faire scintiller. Seul, au centre de l'étang, le toit d'une carcasse de voiture affleurant à peine à la surface, renvoie un miroitement étrange.

On va s'arrêter par ici pour la nuit, dit Garri.

Ils regardent du côté de l'étang, et surtout vers la carcasse de voiture, qui semble flotter entre deux eaux.

On pourrait avancer encore, dit Jamarr.

On pourrait, fait Garri. Mais on va plutôt s'arrêter et prendre un peu de repos. Ça nous fait déjà une bonne première journée, pas vrai les gars.

Ils se taisent.

Jamarr s'éloigne de quelques pas comme s'il voulait continuer seul.

Pas vrai, Saul, que ça fait une bonne journée ?

Saul hausse les épaules. Il pose son sac au sol. Emmett en fait autant. Jamarr s'immobilise, un peu à l'écart.

On va se trouver un bon coin, dit Garri.

Il amorce le contournement de l'étang en se faufilant entre les peupliers et les buissons d'aulnes et en moins de deux, les autres le perdent de vue. Peu après, il réapparaît, sur la rive opposée. Ils le voient qui inspecte les lieux, allant d'un côté et de l'autre, revenant sur ses pas.

Par là, les gars, il finit par crier. Venez, je crois que je tiens un bon coin.

Au début, ils se sont dispersés sur l'espace terreux hérissé de quelques grosses touffes d'herbe. Ils sont restés silencieux à regarder la surface de l'étang, assis à côté de leur sac à dos, les bras enserrant les genoux. Par moments, un bref murmure chantonné s'échappait de la bouche d'Emmett, comme à son insu. Mais bientôt, ils ne pouvaient plus l'entendre parce que les oiseaux s'étaient mis à pépier avec vigueur pour accompagner la fin du jour. Garri a rassemblé du bois et a construit un feu. Quand il l'a allumé, les gars ont arrêté de regarder vers l'étang. Emmett a quitté sa place pour s'approcher du feu, puis Saul a fait pareil et Jamarr s'est approché à

son tour. Ils ont pris à manger et à boire dans le ballot porté par Jamarr.

La surface de l'étang n'est plus qu'une encre noire, sans reflets. Le toit de la carcasse de voiture n'est plus visible. Il faut dire que le regard, chahuté par la lumière du feu, a renoncé à fouiller la pénombre. De faibles risées de brise agitent, par intermittence, le feuillage des peupliers. Il fait bon.

C'est bien ici, dit Emmett.

On est protégés par les arbres, dit Garri.

Pense un peu aux autres qui sont restés au camp, continue Emmett.

Et alors.

Alors rien, dit Emmett.

Le feu crépite et balance dans l'air des flammèches qui s'éteignent avant de retomber au sol. Assis à côté de la petite réserve de branches réunies par Garri, Saul glisse des morceaux de bois sur le tapis de braises avec délicatesse et précision.

Faut pas croire, ce sera pas toujours aussi facile, dit Jamarr en prenant appui sur ses coudes pour s'approcher un peu plus du feu.

Sûr qu'il a raison, dit Garri en s'adressant à Emmett.

Et pourquoi on resterait pas là, demande Emmett. Tant qu'on est bien, on pourrait rester.

Un temps de silence.

C'est pas ce qu'on a prévu, dit Garri.

Je sais bien mais je vois pas pourquoi on resterait pas quelque temps ici, au bord de l'étang. Tranquilles.

On sera tranquilles quand on sera rendus aux plaines, fait Jamarr.

Qu'est-ce qu'elles ont de si bien les plaines du nord-est, demande Emmett. Qu'est-ce qu'elles ont de plus que

l'étang de maintenant, par exemple. Avec en plus les montagnes qu'on doit se farcir pour les rejoindre.

Allez, tais-toi un peu, gamin, dit Jamarr.

Emmett écarquille les yeux, tourne la tête pour essayer de croiser le regard de Jamarr. Mais Jamarr s'est allongé sur le dos, les mains sous la nuque. Emmett recommence à chantonner tout en grattant la terre avec le bout de ses doigts. Par moments, il en jette une minuscule poignée en direction du feu.

C'est bien normal qu'il se demande, au sujet des plaines, dit Garri. Il peut pas savoir. Il les a jamais vues. Il est né qu'on était déjà là-bas, au camp. Alors c'est normal.

Emmett susurre toujours sa mélodie. Saul continue à insérer sur les braises de petits morceaux de bois. Parfois, il les garde un instant en main après qu'une extrémité s'est enflammée.

Si tu as connu les plaines du nord-est comme elles étaient à l'époque, alors forcément, tu as envie d'y retourner, continue Garri. Et il y a pas un autre endroit où tu as plus envie d'aller que celui-là. D'ailleurs tu te poses même pas la question d'aller ailleurs que là. Mais pour ce qui est d'en parler, alors ça, c'est une autre histoire. Un genre de poète pourrait le faire, ça oui. Sûrement pas un vieux bougre comme moi. Tiens, Saul, il pourrait le faire, lui. S'il voulait bien ouvrir le bec juste un coup. Sûr qu'il pourrait, ça se voit dans ses yeux, des fois. Ça m'étonnerait pas qu'il ait des mots pour ça, au fond de lui, pas vrai Saul.

Saul reste silencieux et continue à taquiner les braises avec un bout de bois. Emmett s'est arrêté de chantonner.

On y vivait bien, poursuit Garri. Ça, on peut le dire, qu'on y vivait drôlement bien. On manquait de rien. Hein, Jamarr. T'as déjà manqué de quelque chose, quand t'étais du côté des plaines ?